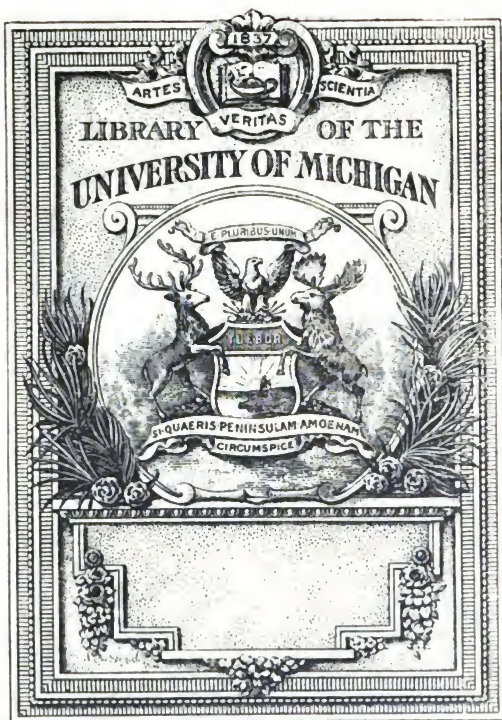

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DE LA

BIBLIOMANIE

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES.

DÉCLARATION.

« Chaque ouvrage appartient à son auteur-éditeur. La « Compagnie entend dégager sa responsabilité personnelle « des publications de ses membres. »

(*Extrait de l'article IV des statuts*).

Tiré à 150 exemplaires sur papier vergé.
» 10 » sur papier de Chine.

N° 

DE LA

BIBLIOMANIE

PAR

BOLLIOUD-MERMET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE LYON

[2e *édition de la réimpression*]



PARIS

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

EN SA LIBRAIRIE, RUE DE LA BOURSE, 10

1866

Bollioud-Mermet naquit à Lyon, le 15 février 1709, d'une famille de magistrats, et mourut, en 1793, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, dont il avait été nommé membre le 12 avril 1736. Il a publié :

De la Corruption du goût dans la musique française. Lyon, 1746, in-16. — *De la Bibliomanie* (anonyme). La Haye, 1761, in-8°. — *Discours sur l'Émulation.* Paris, 1763, in-8°. — *Essai sur la Lecture* (anonyme). Amsterdam et Lyon, 1765, in-8°. — *Rénovation des vœux littéraires,* discours de cinquantaine imprimé dans le *Journal de Lyon* du 10 mai 1786.

Les Archives de l'Académie de Lyon contiennent en outre les manuscrits suivants : *Discours sur le Neuf dans les productions de génie,* 1742 ; deux discours *des Assemblées publiques de l'Académie,* 1743 ; *L'Athénée de Lyon rétabli,* ou *histoire de l'Académie de Lyon ; Éloge de M. Dugas de Quinsonnas,* 1768 ; *Éloge d'André Clapisson,* 1770 ; *De la Musique vocale,* vers à Mme de Beauharnais.

Toute la vie de Bollioud-Mermet se résume dans ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, fonctions auxquelles il dut l'honneur de recevoir deux lettres de Voltaire, l'une en 1746, l'autre en 1759. On peut consulter sur lui la *Biographie Michaud*, la *Biographie Lyonnaise* de MM. Breghot du

Lut et Péricaud, la *France littéraire* de Quérard, le tome 2 du *Catalogue de la Bibliothèque de M. Coste*, et surtout le tome 1er de l'*Histoire de l'Académie de Lyon* de M. Dumas. M. Bouillier, dans un *Discours* intitulé *L'Académie de Lyon au XVIIIe scièclc*, n'a pas dit un mot de Bollioud-Mermet, quoiqu'il ait parlé des relations de Voltaire avec l'Académie.

Les opuscules de Bollioud-Mermet ont la forme de discours académiques et les lieux communs y tiennent trop de place. Deux, cependant, méritent d'être distingués : *De la Corruption du goût dans la musique française* et *De la Bibliomanie* On réimprime ce dernier parce que les variétés de bibliomanes sur lesquelles l'auteur (il l'était lui-même, bien entendu) épanche son indignation semblent avoir été copiées sur tels de nos contemporains que nous pourrions tous nommer. Il en est une cependant que Bollioud a oubliée : le bibliomane qui ne veut que des livres imprimés à très-petit nombre, sur un papier exceptionnel. C'est pour satisfaire à cette manie qu'on a tiré de ce volume dix exemplaires sur papier de chine; pour l'exciter, il n'en sera pas vendu un seul.

Et maintenant, « bibliomanes très-précieux », lisons le Traité de Bollioud-Mermet, avouons qu'il a raison... et continuons d'être les très-volontaires esclaves, de notre chère manie.

P. Ch.

Paris, décembre 1866.

DE LA

BIBLIOMANIE

A LA HAYE

M. DCC. LXI.



DE LA

BIBLIOMANIE

Rien n'est si difficile que d'observer les règles de la modération et de la sobriété dans l'usage des choses, même les plus légitimes. La philosophie a beau crier : *Ne quid nimis* (1), c'est de toutes ses maximes celle que l'homme met le moins en pratique.

A peine a-t-il pourvu aux besoins de la nécessité, qu'il tend insensiblement à se procurer

(1) Μήδεν ἄγαν. Laert. in Solon., Stob., Ser. 3.

l'agréable abondance, et bientôt il pousse son ambition jusqu'au superflu. Tout excite sa cupidité, mais rien ne remplit ses vœux. Il rassemble tous les objets, il épuise tous les genres, il raffine sur tous les goûts sans se satisfaire.

De cette insatiabilité que le moindre avantage enflamme, de cette instance qu'aucun bien ne fixe, naissent les abus divers qui règnent dans le monde.

C'est aux philosophes moralistes qu'il appartient de traiter sur cette matière les sujets graves et importants; donnons donc à nos réflexions un point de vue moins vaste, et renfermons-les dans les bornes d'un exercice académique, pour considérer un excès qui, dérivant de la même source, s'est introduit jusque dans la république des lettres.

Excès qui pourroit plutôt entrer dans l'ordre des ridicules que dans celui des vices; mais il suffit qu'il mène à sa suite la vanité, le luxe et la frivolité, pour faire craindre qu'il ne conduise à des conséquences plus dangereuses. Essayons de le peindre avec toutes ses couleurs, et l'on conviendra aisément qu'il mérite d'être réprimé par une censure équitable.

Il y a longtemps qu'il est dit qu'on abuse de tout, principalement des meilleures choses : *Optimi pessima corruptio*. La littérature n'est pas à l'abri de ce désordre. L'étude qui éclaire, qui rectifie l'esprit humain, ne le garantit pas de tous les travers dont il est susceptible. Auroit-on cru que la lecture, moyen le plus propre à nourrir l'âme, à former les mœurs, produisît si rarement, si foiblement, ces heureux effets, et qu'en même temps le goût des bons livres, si noble, si utile, quand il est sagement ménagé, pût dégénérer en affection désordonnée et devenir l'objet d'une passion de fantaisie?

Cet abus n'est cependant que trop réel et que trop commun. Jamais on ne vit tant de livres de toutes les espèces, de toutes les formes, et jamais on n'a vu si peu de lecteurs dont l'étude sérieuse et l'instruction solide soient le véritable but. On ne lit guère dans le monde que pour le simple amusement. La lecture, destinée à servir de préservatif contre l'ignorance et l'erreur, n'est tout au plus qu'un antidote contre l'ennui.

On a tellement perverti l'usage des livres, que ces monuments de la savante antiquité, ces recueils précieux des productions du génie, autre-

fois consacrés à perpétuer les vrais principes des sciences, à inspirer le bon goût des lettres, à faciliter le travail, à diriger le jugement, à exercer la mémoire, à faire germer les talents et les vertus, sont maintenant des meubles de pure curiosité, qu'on achète à grands frais, qu'on montre avec ostentation, qu'on garde sans en tirer aucune utilité.

Nous voyons des hommes incapables de s'adonner à une lecture suivie et méditée, des hommes qu'un défaut d'éducation a privés des avantages de l'étude, à qui leurs emplois en ôtent même le loisir et le goût, qui affectent néanmoins de former des bibliothèques.

D'autres, plus capables de faire usage des livres, amoncellent les volumes dans tous les genres, beaucoup au delà du nombre suffisant et des bornes de leurs connoissances.

Quelques-uns, non contents d'en augmenter inutilement le nombre, se piquent de rassembler ceux qui sont le plus précieusement conditionnés et les plus rares, sans se décourager ni par la difficulté des recherches, ni par la cherté des prix.

D'autres enfin conçoivent le singulier projet

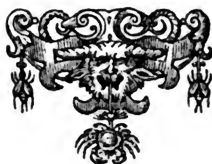
de réunir tous les ouvrages composés dans un genre bizarre et quelquefois licencieux.

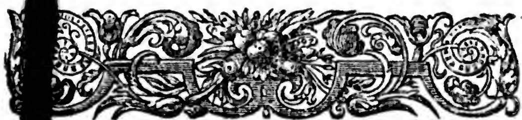
Il est aisé d'apercevoir dans chacun de ces goûts une sorte de fantaisie immodérée, une maladie qui a ses symptômes particuliers, ses accès, ses complications, son délire et ses dangers.

En effet, avoir des collections de livres avec l'incapacité ou le défaut de volonté de lire et d'étudier, c'est une étrange manie, une aveugle ostentation. Entasser des amas de volumes sans nécessité, sans discernement, c'est une inutilité absurde, une vaine superfluité. Rassembler tous ceux qu'on estime par leur rareté, par la beauté singulière des éditions, par la magnificence des reliures, c'est un excès de luxe, un amour déréglé du merveilleux, une prodigalité ruineuse. Préférer enfin ceux dont le seul mérite consiste dans la singularité grotesque des matières qu'ils renferment, ou qui n'ont d'autre qualité que d'être pernicieux aux bonnes mœurs et contraires aux maximes de la religion, c'est bizarrerie, caprice, travers d'esprit, libertinage.

Les détails d'un examen suivi mettront ces

différents excès dans tout leur jour. Ils nous feront voir clairement que l'erreur en cette matière consiste surtout à ne savoir faire un bon choix ni un bon usage des livres.





PREMIÈRE PARTIE.

A Dieu ne plaise qu'en voulant caractériser ce goût mal entendu et le peindre par ses propres traits, je donne aucune atteinte aux progrès de l'étude, aux utiles effets de la lecture et de l'émulation, au désir louable d'apprendre et de s'instruire, à l'estime due aux bons livres, au talent de les connoître, de les assortir, au soin de les conserver, à l'art aussi ingénieux qu'admirable de l'imprimerie, qui est parvenu à un si haut degré de perfection.

Combattre les abus, c'est relever le mérite de la chose dont on abuse ; c'est venger son excellence des entreprises téméraires de quiconque

ose l'avilir ou la dénaturer. Dans cette vue, je vais considérer la Bibliomanie et dévoiler ses différents caractères.

Le premier qui s'offre à la critique et qui blesse la droite raison est celui d'un homme sans lettres, sans talents, dont le seul art est de faire parade d'une collection de livres que son incapacité lui rend inutiles. Attachons nos regards sur cet objet si remarquable par sa singularité. Revendiquons, pour l'honneur de la littérature, ces trésors d'érudition, que des mains profanes ne cessent de rassembler sans en connoître ni la valeur ni l'emploi.

Ne voit-on pas effectivement tous les jours des gens incapables d'application, privés de toute science, acquérir des bibliothèques nombreuses, dont l'étalage, déplacé chez eux, prouve qu'ils ont bien moins de sens que d'argent, et que jamais l'abondance des richesses ne pourra remplir les vuides de l'ignorance? Ce n'est pas ici une chimère que j'entreprends de combattre, c'est un ridicule très-réel, dont les exemples ne sont que trop communs.

Un écrivain du quatorzième siècle remarquoit que les amateurs ignorants se persuadent de sa-

voir tout ce que contiennent leurs livres. Si l'on parle en leur présence de quelque ouvrage d'esprit, ils annoncent aussitôt qu'ils l'ont en leur pouvoir. Comme si c'étoit la même chose pour eux d'avoir un livre dans leur cabinet, ou d'en tenir la substance dans la tête et dans la mémoire.

Ils se vantent d'avoir acquis une quantité prodigieuse de volumes. J'aimerois bien mieux qu'ils fussent pourvus de génie, de talents et de doctrine ; et, ce qui est plus nécessaire encore, de bon sens, d'innocence et de vertus. Mais ces choses-là ne sont pas vénales comme les livres, et si l'on pouvoit les vendre, je ne sais s'il se présenteroit beaucoup d'acheteurs (1). On n'est point du tout curieux de science, ni de sagesse ; on

(1) Sunt qui quidquid in libris scriptum domi habent nosse sibi videntur, cumque ulla de re mentio incidit : « Hic liber, inquiunt, in armario meo est ; » hoc tantum, idque sufficere opinantes, ut simul in pectore sit. Elato supercilio conticescunt, ridiculum genus...

Libris affluunt : quam mallem ingenio, eloquentia, doctrina, multoque maxime innocentia et virtute ! Sed hæc venalia non habentur, ut libri ; et si haberentur, nescio an emptores totidem reperturi sint quot libri.

Fr. Petrarc., de Libr. cop., dialog. 43.

veut seulement en montrer l'écorce et la superficie (1).

C'est, en vérité, une vanité prodigieuse, une singulière erreur que d'aspirer aux honneurs de l'érudition par un assemblage inconsidéré de livres dont on n'a droit de se promettre ni la connoissance, ni l'usage. Ne diroit-on pas, à voir ces Bibliomanes illettrés, qu'il leur suffit d'acheter la boutique d'un libraire pour jouir du titre fastueux d'hommes savants ? Le public sera-t-il la dupe de cette sorte d'usurpation ?

Non, on sait assez que les faveurs des Muses ne se rencontrent guère dans le même lieu avec les bienfaits de Plutus. Les gens de lettres, trop accoutumés à l'injustice de cette incompatibilité, ont du moins la consolation de savoir que l'aveugle Fortune, toute puissante qu'elle est dans ce monde, ne peut gratifier du don de science les hommes qu'elle favorise, ni en priver ceux qu'elle disgracie. Si l'abondance des richesses étoit le seul moyen de devenir savant et vertueux, certainement les riches surpasseroient

(1) Sunt qui sapere et scire volunt eo fine tantum ut sciantur ipsi; turpis vanitas est.

Div. Bern. sup. Cant., Serm. 36.

tous les autres hommes en science et en probité. L'expérience néanmoins nous fait voir presque toujours le contraire (1).

C'est donc en vain qu'on accumulera les volumes; cet appareil de littérature n'a rien d'imposant que pour le vulgaire; il ne sert qu'à rendre méprisables ceux qui l'affectent. Le plus sûr moyen d'acquérir de la considération par les livres n'est pas de les avoir, mais de les connoître, de les lire avec fruit. Autrement, quelle gloire y auroit-il à retirer chez soi des assortiments de librairie et à les garder matériellement comme font les tablettes d'une armoire où ils sont rangés (2)?

J'aimerois autant voir un aveugle de naissance s'empresser à faire une collection de tableaux, et vouloir que je le prenne pour un connoisseur

(1) At profecto si librorum copia doctos faceret aut bonos, doctissimi omnium atque optimi essent qui ditissimi; cujus sæpe contrarium videmus.

Petrarc., de Lib. cop., dialog. 43.

(2) Calle alio niti oportet, ut ex libris gloriam quæras; non habendi, sed noscendi, nec bibliothecæ, sed memoriæ committendi, cerebroque, non armario concludendi. Alioqui vel librario publico vel armario ipso gloriosior nemo erit.

Petrarc., de Lib. cop., dialog. 43.

en peinture. Que penseroit-on de quelqu'un qui, sans être musicien et sans avoir aucune envie de le devenir, garniroit ses appartements de tous les instruments de musique et feroit de sa maison la demeure d'un luthier? Ce portrait, tout ridicule qu'il paroît, n'est ni forcé ni nouveau. Ausone s'en servit autrefois pour se moquer d'un homme ignorant possédé de la manie des livres. Il lui adresse par dérision cette épigramme :

Emptis quod libris tibi bibliotheca referta est,
Doctum et grammaticum te, Philomuse, putas.
Hoc genere et chordas, et plectra et barbita conde :
Omnia mercatus, cras cytharædus eris.

Auson., epig. 44.

C'est un spectacle comique que de voir un Bibliomane, à qui le temps et l'argent sont à charge, qui, pour amuser son oisiveté, pour tâcher de se délivrer de la lassitude de ne rien faire et de ne rien savoir, s'établit une place dans les magasins de librairie, promène son ennui d'une boutique à une autre, assiste journellement aux ventes de livres, les examine tous sans en connoître peut-être aucun, enchérit, non comme un amateur intelligent, mais comme un homme riche, prêt à acheter au poids de l'or des volu-

mes dont il n'a que faire, tandis qu'il en soustrait l'acquisition à un connoisseur qui en a besoin. De retour chez lui, cet avide et insatiable enchérisseur met ses premiers soins à donner une place à ces nouveaux livres : il les touche peut-être pour la dernière fois.

Si ces livres pouvoient parler aussi facilement qu'ils présentent aux yeux les signes de la parole, quelles plaintes sur leur sort ne nous feroient-ils pas entendre? Combien témoigneroient-ils de regrets d'être condamnés pour longtemps à une inutilité si odieuse, à un esclavage si violent et si honteux? C'est la pensée de Pétrarque. Il dit, en s'adressant à un de ces possesseurs tyraniques et aveugles : *Egregios multos in vinculis tenes libros, qui si forsitan eruperent et loqui possent, ad judicium te privati carceris evocarent. Nunc flent taciti multa quidem, nominatim illud, quod persæpe unus iners affluit avarus, quibus egent studiosi* (1).

Si l'envie peut avoir un sujet légitime, c'est sans doute dans le cas dont il s'agit. Combien de gens d'étude à qui la fortune refuse les

(1) *Petrarc.*, *de Lib. cop.*, *dialog.* 43.

moyens de se procurer les livres nécessaires! Combien, d'un autre côté, de riches qui les acquièrent sans connoissances et les gardent sans nécessité! Ce sont des Tantales qui ne peuvent se désaltérer au milieu des eaux, des avares qui amassent un trésor dont ils ne savent pas jouir, des aveugles qui recherchent les objets dont la vue leur est interdite.

On raconte que Louis XI, roi de France, apprenant qu'un homme sans lettres avoit acquis une curieuse et ample bibliothèque, dit : « Voilà « le vrai portrait d'un bossu, qui porte sur le « dos une superfluité de nature, et qui est hors « d'état d'y jeter les yeux. *Hic gibboso compa-* « *randus, qui cum gibbi onus in dorso ferat, nun-* « *quam tamen illud intuetur* (1). »

Ce ridicule, si aisé à sentir, à blâmer dans les autres, est, comme tous les excès de l'humanité, absolument ignoré de ceux qui y tombent. L'homme non lettré se fait un honneur de ce qui le ridiculise ; il montre avec ostentation aux curieux les recueils littéraires qu'il possède. Il semble qu'il se plaise à faire voir les Muses

(1) *Coroz., in Dict. mir.*

captives sous son aveugle domination. Mais plus il les tiendra dans l'esclavage, moins il sera digne de les cultiver.

Un connoisseur, visitant la bibliothèque d'une communauté de religieux qui n'en faisoient point d'usage, s'apperçut que chaque livre y étoit attaché par une petite chaîne en fer. Surpris de cette nouveauté, il leur récita ces vers :

Haud secus ac duro fugitivos carcere servat
Vestra catenatos bibliotheca libros.
Quid mirum, si nulla viget doctrina, colendi
Doctrinæ auctores hîc ubi vincla gerunt?

Si ce n'est pas un motif de vanité qui engage à recueillir ainsi des livres peu nécessaires, seroit-ce le dessein d'en orner des appartements? Depuis quand ces protocoles de science sont-ils des effets à mettre au rang des meubles? N'est-ce pas là renverser l'ordre des choses, et détourner de leur destination celles qui sont les plus estimables et les plus utiles? Renversement néanmoins qui n'est pas rare dans le monde (1).

(1) Ut quidam disciplinæ, sic et alii voluptati et jactantiæ libros quærunt. Sunt qui hac parte supellectilis exornant thalamos, quæ animis exornandis inventa est; neque aliter his utuntur quam corinthiis vasis, aut tabulis pictis, ac statuis. *Petrarc., de Lib. cop., dialog.* 43.

Tel qui par le commerce, ou par les emplois de finance, a fait une fortune considérable, après avoir acquis, à force d'argent, l'avantage de devenir noble, veut encore paroître homme de tous les goûts. Livres, tableaux, estampes, vases précieux, jardins peignés, cabinets d'histoire naturelle, collection de médailles, rien n'échappe à sa curiosité, tout semble être de son domaine. Mais en même temps on s'apperçoit trop pour son honneur qu'il n'a d'autres titres que ses richesses pour posséder tant de choses.

M. de La Bruyère, à qui l'expression des caractères ne coûtoit rien, n'a pas oublié celui-ci. Écoutons-le dans le récit qu'il fait sur ce sujet : « Un homme, dit-il, m'annonce par ses dis-
« cours qu'il a une bibliothèque. Je souhaite
« de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me
« reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je
« tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin
« noir dont ses livres sont tous couverts. Il a
« beau me crier aux oreilles, pour me ranimer,
« qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets
« d'or et de la bonne édition, me nommer les
« meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gale-
« rie est remplie, à quelques endroits près qui

« sont peints de manière qu'on les prend pour
« de vrais livres arrangés sur des tablettes, et
« que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit
« jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette
« galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir;
« je le remercie de sa complaisance et ne veux,
« non plus que lui, visiter sa tannerie qu'il ap-
« pelle bibliothèque (1). »

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on a vu des hommes de cette trempe acheter des livres à la toise, sans distinction de leurs qualités ni de leurs matières, mais dans le seul dessein de garnir des tablettes et de remplir le vuide des lambris d'un salon. Comme si ces précieux dépôts de la pensée, destinés à la nourriture de l'esprit, ne méritoient pas qu'on les distinguât des êtres purement matériels; comme si une bibliothèque étoit une tapisserie.

Cet abus régnoit déjà du temps de Sénèque. Comment pardonner cette ostentation, dit ce

(1) *Caractères*, chap. *de la Mode.*

Le paragraphe commence ainsi : « Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a... » Edition P. Jannet, tome II, page 174. Ed.

Philosophe (1), à des gens dénués des premiers éléments des lettres humaines, qui font servir à la décoration de leurs maisons ce qui est propre à l'instruction de l'âme, à l'ornement de l'esprit; qui mettent au nombre des meubles les plus vils ce qui devroit être réservé pour meubler la mémoire, pour éclairer le jugement; qui recueillent les ouvrages des Auteurs grecs et latins sans aucune connoissance de ces langues, ni des choses contenues dans ces écrits; qui, incapables de se nourrir des pensées solides que

(1) Plerisque ignavis (etiam servilium litterarum) libri non studiorum instrumenta, sed cænationum ornamenta sunt... Quid habes cur ignoscas homini armaria cedro atque ebore aptanti, corpora conquirenti aut ignotorum auctorum aut improbatorum, et inter tot millia librorum oscitanti; cui voluminum suorum frontes maxime placent, titulique? Apud desidiosissimos ergo videbis quidquid orationum historiarumque est, et tecto tenus extructa loculamenta.

Jam enim inter balnearia et thermas bibliotheca quoque ut necessarium domus ornamentum expolitur. Ignoscerem plane si e studiorum nimia cupidine oriretur : nunc ista exquisita et cum imaginibus suis descripta sacrorum opera ingeniorum in speciem et cultum parietum comparantur.

Senec., de Tranq. an., cap. 9.

Qui divite gaudent librorum supellectile, atque illorum magis fruuntur spectaculo quam studio, similes videntur pueris quibus totas noctes lampades ardent, sed parum advigilant. *Thriver., in Apopht. 124.*

renferment ces livres, se repaissent du singulier plaisir d'en voir les dos et les titres bien dorés, les volumes arrangés avec art et symétrie?

Que peut-on ajouter à de pareils portraits, si ce n'est le vernis de ridicule dû à tous ces faux connoisseurs qui ont la vaine gloire d'affecter d'être ce qu'ils ne sont pas et d'estimer ce qu'ils ignorent? Une épigramme grecque y joint encore un trait que la noble et austère délicatesse de notre langue ne me permet pas d'exprimer (1).

Mais si de ces collections de livres ainsi ridiculement destinées à l'ostentation nous passons à celles qui sont plus décemment placées dans les cabinets de nos littérateurs, d'autres excès s'offrent à nos regards. Nous y voyons des amas de volumes inutilement multipliés. Prodige de superfluité bizarre, qu'on peut justement reprocher même aux gens d'étude et aux vrais connoisseurs en ce genre.

(1) Κτήσαμὲνος βίβλιῶν, κ'οὐκ ἀναγνῶναι οἷος τε
Τὶ ποτε πρᾶγμ'εστὶ, πρὸς λὺραν ἔστὶν ὄνος.

Asinus ad Lyram.



DEUXIÈME PARTIE.

Lorsque je m'élève contre l'abus d'amasser des livres, je n'ai nullement en vue les bibliothèques des Princes, ni celles qui sont publiques, ou qui appartiennent à des communautés nombreuses. C'est ici le cas de l'exception. Ce qui fait la gloire des Rois est souvent une folie pour les sujets. Rien n'est plus honorable pour des Souverains que ces sortes d'établissements; rien n'est plus propre à signaler leur zèle pour le bien public et leur magnificence.

De même, les communautés étant composées d'hommes aussi variés par leurs connoissances que par leurs caractères, il convient qu'elles aient d'amples collections de livres, et de toutes sortes.

Quelle ressource féconde pour le progrès des sciences que ces sanctuaires de littérature, lorsque les portes en sont ouvertes à ceux qui joignent à des talents naturels le goût de l'étude, l'amour du travail, et à qui il ne manque pour faire fructifier ces heureux germes que les influences favorables de la fortune ! C'est dans ces retraites littéraires que l'abondance cesse d'être un mal, que la multiplicité devient nécessaire. Combien de Rois se sont immortalisés par les bibliothèques qu'ils ont fondées !

Osimandias, roi d'Égypte, érigea la première dont il est fait mention dans les annales anciennes. Il y fit mettre en gros caractères cette inscription :

Ψυχῆς ἰατρεῖον,

Medica animæ officina (1).

Ptolémée Philadelphe en établit une, par les soins de Démétrius Phaléréus, dans la ville d'Alexandrie, dont les volumes montoient, suivant le rapport de plusieurs historiens, jusqu'au nombre de sept cent mille. La plus grande partie

(1) *Diodor. Sicul., lib.* 1.

périt par le feu pendant la guerre de César contre les fils de Pompée (1).

Pisistrate, tyran d'Athènes, institua aussi une bibliothèque très-considérable qu'il rendit publique (2).

La première qu'on vit à Rome y fut apportée par Paul-Émile. Plutarque observe que ce grand capitaine ayant vaincu Persée, roi de Macédoine, méprisa des trésors que les droits de la victoire mettoient en son pouvoir, mais qu'il ne dédaigna pas de faire son butin des livres que ce prince possédoit (3).

Lucullus, ce fameux Romain qui osa s'égaler aux Rois par ses richesses, son luxe et sa générosité, s'illustra par la fondation d'une bibliothèque qu'il ouvrit aux citoyens et aux étrangers. Ils y venoient en foule et y tenoient une espèce d'Académie (4).

On connoît la bibliothèque du Vatican et celle du Louvre, les plus célèbres et les plus anciennes qui existent actuellement dans le monde.

(1) *Joseph., lib. 12, cap. 2.*

(2) *Aulus-Gell., Noct. att., lib. 6, cap. 17.*

(3) *Plut., in Æmil.*

(4) *Cicer., de Fin., lib. 3, cap. 7.*

Les Princes et les grands Seigneurs se sont disputé la gloire de consacrer ces monuments de littérature à l'utilité publique. Paris en offre de magnifiques exemples. Cette grande ville tire une partie de son lustre des différentes bibliothèques qu'elle renferme dans son enceinte, et dont l'entrée est permise aux curieux.

Mais cette généreuse magnificence, si digne de la grandeur de nos Rois, si honorable aux communautés qui les ont imités, n'est pas praticable à de simples particuliers. Le nombre de livres nécessaires à chaque citoyen est borné. Tout ce qui passe au delà est superflu, ou trop ambitieux.

Il n'est personne qui puisse tout apprendre, ni se vanter de tout savoir. Où trouveroit-on un homme également versé dans toutes les parties de la littérature? La Providence a partagé ses dons. Il étoit de sa sagesse de dispenser les talents avec économie, d'en distribuer une certaine portion à chaque personne, afin de rendre les hommes dépendants les uns des autres; afin d'entretenir par cette subordination réciproque le commerce de la société; afin d'empêcher le savant et le philosophe de se suffire à eux-

mêmes, de se contenter dans leur propre sphère, et de se fier trop à leurs lumières ou à leurs opinions.

Suivant ce plan, il a été donné aux uns de pénétrer dans les secrets de la nature, de mesurer les étendues, de fouiller dans les abîmes de la terre et des mers, de s'élever jusqu'à considérer la marche et la destination des corps célestes, d'appliquer à des emplois utiles et curieux tous les ressorts des méchaniques : ou de connoître la structure du corps humain, d'y rétablir l'ordre entre les liqueurs et les solides par l'usage des médicaments et par les opérations de la main : ou d'étudier les lois, les règles de la vie civile, les droits et les devoirs de la société, ou de méditer sur l'homme intellectuel, d'examiner son être, la nature de son âme, ses passions et tous les motifs qui le font agir, soit dans la morale, soit dans la politique.

D'autres, dont l'esprit est destiné à des fonctions encore plus nobles, montent par un sublime essor à la connoissance de l'Auteur de l'univers, non-seulement pour l'admirer dans ses ouvrages, mais pour le contempler dans lui-même, dans ses attributs immortels, dans ses perfections infinies.



Quelques-uns ont pour partage la science de bien écrire et l'art de bien parler ; l'avantage de maîtriser l'âme, de captiver le cœur par la magie de l'éloquence ou de la poésie. Ceux-ci s'adonnent à l'étude des langues : ils sont citoyens de tous les temps, de tous les pays ; ceux-là parcourent d'un pas rapide et ferme la carrière immense de l'histoire : leurs recherches critiques mettent toute l'antiquité à contribution. D'autres enfin cultivent les arts utiles et agréables. Ces arts ont la même origine, mais ils se divisent en plusieurs branches. Leur perfection exige dans chaque espèce autant de talents différents.

La littérature est une république où chacun remplit sa fonction. Il est libre de choisir celle qui a plus d'analogie avec le goût naturel, le génie, et l'éducation qu'on a reçue ; mais ce choix une fois fait, il faut s'y fixer invariablement si l'on espère quelque succès. Celui qui voudra tout connoître et embrasser tous les genres d'étude succombera dans son entreprise, sera incapable de servir utilement la société dans aucune partie, puisqu'à force de tout effleurer il s'est mis dans le cas de ne rien approfondir.

A quoi sert donc à un particulier d'assortir

des collections complètes sur toutes les matières, puisque la partie dont il peut jouir est très-limitée? J'aime à connoître les talents d'un homme à l'inspection de ses livres. Rien ne paroît, en effet, plus déplacé que de trouver des traités de théologie chez un géomètre et des méthodes de physique chez un orateur. Cette multiplicité, cette confusion d'objets divise trop l'attention, surcharge la mémoire sans l'enrichir, éblouit le jugement au lieu de l'éclairer, nuit au progrès de l'étude, et renverse le plan qu'on s'y étoit tracé (1).

Puisqu'il n'est pas possible de lire tous les livres que l'on peut avoir, il faut donc se borner au nombre de ceux qu'on a le temps de lire.

(1) Onerat discentem turba, non instruit; multoque satius est paucis se auctoribus tradere quam errare per multos.

Senec., de Tranq. an., cap. 9.

Librorum larga copia est operosa farcina et animi distractio. Ingens simul laboris copia et quietis inopia Huc illuc circumagitur ingenium; his atque illis prægravatur memoria...

Crede mihi, non est hoc nutrire scriptis ingenium, sed necare mole rerum atque obruere; vel fortasse mediis in undis, more Tantaleo, siti animam torquere rebus attonitam, degustantem nihil, atque omnibus inhiantem.

Petrarc., de Lib. cop., dialog. 43.

Cum legere non possis quantum habueris, sat est habere quantum legas (1). Ce n'est pas leur quantité accumulée qui fait les savants, c'est leur qualité bien choisie (2).

Quelqu'un a dit : Gardez-vous de disputer avec l'homme d'un seul livre : *Cave ab homine unius libri*. Il s'est si bien nourri de la matière qui en fait l'objet, il se l'est tellement incorporée, qu'il est devenu redoutable à tous ceux qui voudroient argumenter contre lui sur le même sujet.

Celui, au contraire, qui a un peu lu de tout, qui a essayé tous les genres de doctrine et qui a goûté de tous les sucs, s'est fait une mauvaise nourriture, plus capable d'épuiser les forces que de les augmenter. Comme une lecture sagement réglée mène à l'instruction, ainsi celle qui est mal entendue et trop variée conduit à la dépravation de l'esprit. L'âme fatiguée par la complication des idées éprouve, de même qu'un esto-

(1) *Senec., epist.* 2.

(2) Multa sunt onerosa discentibus, doctis pauca sufficiunt. *Petrarc., de Lib. cop., dialog.* 43.

Non refert quam multos, sed quam bonos, habeas libros. *Senec., epist.* 45.

mac trop rempli, un certain dégoût plus nuisible que la privation des aliments (1).

Quiconque veut parvenir à un but n'avancera jamais s'il s'égare dans des chemins de traverse, s'il entre dans différentes voies (2). C'est en

(1) Ista lectio multorum auctorum et omnis generis voluminum habet aliquid vagum et instabile. Certis ingeniis immorari et innutriri oportet, si velis aliquid habere quod in animo fideliter sedeat...

Distrahit animum librorum multitudo...

Fastidientis stomachi est multa degustare : quæ ubi varia sunt et diversa, coinquinant, non alunt. *Senec.*, *Epist.* 2.

Quid vis dicam ? Libri quosdam ad scientiam, quosdam ad insaniam deduxere, dum plus hauriunt quam digerunt. Ut stomachis, sic ingeniis nausea sæpius nocuit quam fames ; atque ut ciborum, sic librorum usus pro utentis qualitate limitandus est. *Petrarc.*, *de Lib. cop.*, *dialog.* 43.

Ægri varia ciborum genera appetunt, omnia fastidiunt. Tales mihi videntur qui vario et semper novo gaudent librorum numero, sed parum illorum fruuntur auxilio.

Thriv., *in Apopht.*, 126.

Nihil æque sanitatem impedit quam remediorum crebra mutatio. *Senec.*, *epist.* 2.

(2) Qui, quò destinavit pervenire vult, unam sequatur viam, non per multas vagetur. Non ire istud, sed errare est.

Id., *epist.* 45.

Fallit sæpe viarum multiplicitas viatorem. Qui uno calle certus ibat hæsit in bivio ; multoque major est trivii error aut quadrivii. Sic sæpe qui librum unum efficaciter elegisset, inutiliter multos aperuit, evolvitque.

Petrarc., *de Lib. cop.*, *dialog.* 43.

quelque sorte n'exister nulle part que de vouloir être partout. A force de faire des incursions, on ne trouve aucun point fixe où se reposer. On ressemble à ces voyageurs qui sont en pèlerinage toute leur vie. Ils rencontrent des hospices sur leur route, mais ils n'ont jamais d'habitation décidée.

Nous pourrions aussi comparer ceux qui voltigent ainsi sur les livres à ces gens qui vont chercher des avis auprès de tout le monde, qui ne fixent leur confiance sur personne, qui ont beaucoup de conseils et n'ont point d'amis (1). Tels sont ceux qu'Apulée nomme *Curiosulos*, et Cicéron *Helluones librorum* (2). Sans s'arrêter à un bon choix, ils parcourent tous les pays de la littérature à l'aide d'une lecture rapide et superficielle.

Il en est cependant de l'esprit humain comme des végétaux : il ne gagne rien à être sans cesse

(1) Nusquam est qui ubique est. In peregrinatione vitam agentibus hoc evenit, ut multa hospitia habeant, nullas amicitias. Idem accidat necesse est iis qui nullius se ingenio familiariter applicant, sed omnia cursim et properantes transmittunt.

Senec., *epist.* 2.

(2) *Cic.*, *de Fin.*, *lib.* 3, *cap.* 7.



transplanté (1). Il ne faut donc pas être surpris si les possesseurs des grandes bibliothèques sont ceux qui étudient le moins. Eh! comment un homme, accablé sous le poids énorme des volumes, en auroit-il le temps? Il n'a le loisir de faire aucune autre lecture que celle de quelques catalogues. A peine sa vie suffiroit-elle pour connoître seulement les titres de tous les livres, les noms de leurs auteurs, de leurs imprimeurs, les différentes dates de leurs éditions. Une pareille étude exclut infailliblement toutes les autres (2).

Que faudroit-il penser d'un Général d'armée qui ne connoîtroit ses soldats que par leur nom ou à leur taille, qui auroit manqué la victoire par la confiance présomptueuse que lui inspiroit le grand nombre de combattants, souvent nuisible, et pour ne s'être pas borné à employer avec dis-

(1) Non convalescit planta quæ sæpe transfertur. Nihil tam utile est quod in transitu prosit. *Senec., epist.* 2.

(2) An non satis habet negotii libros ipsos, ac librorum titulos, et auctorum nomina et librorum formas cognoscere? *Petrarc., de Lib. cop., dialog.* 43.

Quo mihi innumerabiles libros et bibliothecas quarum dominus vix tota vita sua indices perlegit. *Senec., de Tranq. an., cap.* 9.

cernement les plus intelligents et les plus valeureux (1) ?

Pensons la même chose de l'homme de lettres. Son erreur est de s'imaginer qu'il fait des conquêtes nouvelles dans l'empire des sciences toutes les fois qu'il grossit sa bibliothèque de quelques volumes peut-être inutiles.

Mais quelqu'un de ces Bibliomanes me répondra : Je n'achète que des livres à mon usage, qui sont de la dépendance de ma profession et dans le genre de mes connoissances. A ce discours ne croiroit-on pas que cet homme est borné dans ses goûts, modéré dans ses désirs? Point du tout. Il ne rassemble pas, à la vérité, des livres de tout genre; il se retranche dans la faculté qui lui convient; mais dans cette faculté même, il a bien su s'ouvrir une vaste carrière. Il fait acquisition de tous les traités qui en dépen-

(1) Ut nonnullis ad vincendum multitudo bellatorum, sic librorum multitudo ad discendum nocet.

Petrarc., de Lib. cop., dialog. 43.

Qui solent domi purgata ac digesta arma ostendere fere iis rebus minus valent. Idem et iis evenit qui plurima librorum supellectile consueverunt gloriari.

Thriver., in Apopht. 107.

dent : rien n'y manque, et la collection est nombreuse.

Tel s'adonne aux belles-lettres qui veut tout voir en fait de littérature. Grammaire, éloquence, poésie, philologie, critique, histoire, polygraphie, tout est de son ressort. Ajoutez à cela la multiplicité des éditions de chaque ouvrage. Il faut se donner les suites complètes de chaque imprimeur. Un livre qui manqueroit à ces recueils seroit le désespoir d'un Bibliophile. Ce livre chéri, idole de son cœur, objet de tant de soins, de tant de recherches, ne se trouve point. Il en poursuit, dit-il, la découverte depuis plus de vingt ans sans succès. Cela est bien rude. La privation de ce seul article est capable de jeter du dégoût sur tout ce qu'il a déjà ramassé. Il lui est intolérable d'y voir la moindre chose tant soit peu désassortie.

Il convient cependant de recueillir tout ce qu'ont écrit les auteurs anciens et modernes. Il importe d'avoir des Cicérons de toutes les formes, des Horaces de toutes les sortes; des exemplaires du texte seul; d'autres avec les notes : les *variorum*, les *ad usum*, les *Farnabes*, les *Burmans*; d'autres traduits en plusieurs langues.

Il est surtout indispensable de rassembler tous les dictionnaires, les journaux, les commentaires, les extraits, les abrégés. Grâces au goût de notre siècle, la presse en reproduit tous les jours de nouveaux. Veut-on des grands, des petits, des manuels, des portatifs? On en trouve un nombre considérable à choisir sur toutes les matières. Qu'ai-je dit, *Choisir?* Ce choix ne sauroit convenir qu'à quelques gens d'étude qui les cherchent pour le besoin, qui les aiment uniquement pour s'en servir. Les Bibliomanes sont plus généreux et plus hardis; ils ne choisissent pas, ils achètent tout.

En vérité est-ce là se renfermer dans les limites du nécessaire, dès que l'on donne à ce nécessaire une étendue si démesurée? Une telle insatiabilité est le signe évident d'un esprit malade (1). Mais la multiplicité des livres qui inondent aujourd'hui la terre ne contribue que trop à fomenter cette maladie.

Voyez ce nombre prodigieux d'ouvrages qui s'impriment dans tous les genres et sur tous les sujets qui, sous la séduisante apparence de la

(1) Ægri animi ista jactatio est.

Senec, *epist*. 2.

nouveauté, ne contiennent souvent que les répétitions perpétuelles des choses anciennes; ouvrages qui se présentent tantôt avec l'appareil volumineux que leur a donné un infatigable commentateur, tantôt avec la sécheresse et la briè-veté, quelquefois obscure, des sommaires et des épitomés. Ici les passages sont infidèlement tronqués, là les citations sont superflues.

Considérez ces traductions hérissées de variantes, et de remarques inutiles; ces interprétations plus longues et moins claires que le texte même; ces compilations immenses, dignes fruits d'un travail méchanique, occupation ordinaire des écrivains privés de goût et de génie.

Il faut l'avouer de bonne foi : tous ces écrits que la vanité des auteurs fait éclore et que leur imprudence expose à l'impitoyable rigueur de la censure; toutes ces productions que l'industrie des libraires nous offre avec tant d'art sous diverses formes, sous différents aspects, sont autant de piéges tendus à la curiosité publique.

Combien de fois ces titres fastueux, ces avertissements au lecteur, ne donnèrent-ils pas les plus trompeuses espérances? Combien ces belles

promesses contenues dans les préfaces, ces annonces d'éditions corrigées et augmentées, et toutes ces métamorphoses typographiques n'ont-elles pas fait de dupes ? Des mystères si abusifs exigeroient l'étendue d'un discours entier pour être mis dans toute leur évidence. Bornons-nous actuellement à des réflexions plus essentielles à notre sujet.

C'est une question encore indécise que de savoir si l'invention de l'imprimerie a plus contribué aux progrès des lettres et à la perfection de la morale qu'elle ne leur a nui. Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner ni de la résoudre ; tout ce qu'on peut dire est que le nombre des livres est immense et que celui des bons livres est très-petit.

Parcourons d'un œil rapide leurs différentes espèces et nous reconnoîtrons que si quelques-uns sont l'ouvrage de la vérité, de la raison, du savoir, de la sagesse et de la vertu, beaucoup d'autres sont le fruit de l'ignorance, de l'erreur, de l'impiété même. Combien y en a-t-il dont il faudroit presque tout retrancher si l'on vouloit supprimer ce qui offense la sainteté de la religion, les droits de la nature, les lois de l'équité,

la décence des mœurs, la véracité de l'histoire, les maximes d'une saine politique et d'un sage gouvernement, les règles enfin du bon sens et du goût !

Que peut-on espérer et que ne doit-on pas craindre lorsqu'on se détermine à tout ramasser et à tout lire indifféremment ? De ce mélange informe et monstrueux des productions frivoles et téméraires que le génie humain enfante dans ses égarements, qu'en reste-t-il autre chose à un lecteur avide et inconsidéré, qu'un amas confus d'idées bien moins propres à enrichir son esprit qu'à troubler ou à corrompre son imagination ?

Idées qui se nuisent mutuellement par la bizarrerie de leur assemblage ; qui s'entre-choquent aussitôt qu'elles naissent ; qui par tous ces combats se détruisent les unes les autres et disparoissent enfin comme ces nuées que la tempête dissipe.

Images trompeuses qui ne laissent dans l'âme que les empreintes du mensonge ou des perplexités ! Chaos immense et ténébreux de sentiments divers, de contradictions, de doutes, de préjugés, d'opinions et de systèmes où il est

aussi difficile que périlleux de démêler le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux (1).

Voilà les effets ordinaires que produisent la liberté de penser, la démangeaison excessive d'écrire, et, par une conséquence nécessaire, telles sont aussi les suites de la passion des livres dont le moindre danger est une vaine superfluité.

Je tâcherai donc de tirer les bons de la foule pour les destiner à un usage raisonnable et leur vouer l'estime qu'ils méritent, et, jetant un coup d'œil de mépris sur les autres, je dirai avec un philosophe : *Eheu! quantis non indigeo!* Bien loin que cette surabondance excite mon envie, je devrois être affecté d'un sentiment tout opposé.

Oui, il faut plaindre ceux qui cherchent si vai-

(1) Libri innumerabiles sunt, et errores innumeri. Quidam ab impiis, alii ab indoctis editi. Illi quidem religioni, pietati, ac divinis litteris, hi naturæ et justitiæ, moribus, liberalibus disciplinis, seu historiæ, rerumque gestarum fidei, omnes adversi; inque omnibus et præsertim ubi majoribus agitur de rebus, vera falsis immixta sunt. Perdifficilis ac periculosa discretio est. *Petrarc., de Lib. cop., dialog.* 43.

Ut qui sapiunt non e quovis bibunt fonte, ita non est tutum quemvis librum evolvere. *Erasm., in Similit.*

nement cette affluence excessive, les regarder comme des malades difficiles à guérir. Pourrois-je avoir une autre idée à la vue d'un homme qui, par de pénibles soins, remplit de plusieurs milliers de volumes des appartements qui suffiroient pour loger trois familles? Je le considère au milieu de cette superfluité monstrueuse possédé de la soif des livres. Il me semble voir un hydropique que rien ne désaltère, un avare qui ne se lasse point de thésauriser pour ne jamais jouir, et qui refuse aux autres, avec une sorte de dureté, la communication de ses richesses.

Le Bibliomane porte ordinairement à un point excessif cette jalousie de la propriété. Plus il accumule ses acquisitions, moins il en jouit et moins il est disposé à les communiquer à ceux qui en feroient un utile emploi. Générosité néanmoins à laquelle il est honteux de se refuser, puisqu'on peut l'exercer sans craindre de s'appauvrir.

Mais c'est une maxime peu touchante pour un homme moins jaloux de l'usage que de la possession. On a défini son caractère en disant que c'est un Bibliotaphe. En effet, il craint si fort de faire voir le jour à ses livres, qu'il leur creuse,

au milieu de son cabinet, une espèce de tombeau (1).

Quel est donc le but de cet homme, si ce n'est d'assouvir les désirs d'un goût passionné dont il résulte peu d'utilité pour lui et qui lui interdit les moyens d'obliger les autres? Pour qui a-t-il élevé cet édifice littéraire dont les différents matériaux lui ont coûté tant de recherches, de peines et d'argent! Il l'ignore. *Thesaurizat et ignorat cui congregabit ea* (2). Ce sera peut-être en faveur d'un héritier qui ne fera aucun cas d'une pareille succession, si ce n'est pour lui faire reprendre sa première forme, c'est-à-dire pour convertir au plus tôt ces livres en monnoie.

Alors on verra ces assortiments si péniblement assemblés se dispercer çà et là pour ne plus se rejoindre, pour aller se livrer à presque autant de nouveaux maîtres qu'il y a de différents articles. L'ancien possesseur aura beau mettre son nom sur les titres et barbouiller les frontispices

(1) Βιβλιοτάφοι, ut soli sapere videantur, librorum aliquid insignium nacti, nemini eorum copiam faciunt, sed in arca velut sepulchro quodam inclusos asservant.

Rob. Steph. ex cœl.

(2) *Psalm.* 38, v. 7.

de l'étalage de ses qualités, toutes ces inscriptions, *ex libris*, *ex bibliotheca*, ne subsisteront qu'autant qu'elles pourront servir à publier sa vanité et sa folie. Elles seront ensuite bientôt effacées.

D'autres ridicules s'offrent encore à notre vue. Comme il n'est point de goût si décidé qui n'ait ses variations, point de passion si dominante qui ne cède aux charmes de l'intérêt, il est aisé de découvrir ici de nouveaux abus dont l'amour des livres est la source.

On voit des Gens de Lettres qui déshonorent leur profession par une inconstance déraisonnable ou par un indigne commerce. Ceux-ci, bientôt dégoûtés des livres qu'ils ont, ne sentent d'attraits que pour ceux qu'ils n'ont pas : ils font sans cesse des échanges. Une fantaisie perpétuelle leur fait revendre à bas prix le nécessaire pour acheter chèrement l'inutile. Leur cabinet est un tableau mouvant où l'on ne voit presque jamais deux fois le même objet.

Ceux-là plus avisés, mais trop sensibles à un sordide avantage, recherchent les occasions d'acquérir les livres à peu de frais. Ils profitent de l'ignorance ou du besoin des vendeurs, dans

l'espérance mercenaire de trouver ensuite des acheteurs peu experts ou trop empressés, et de faire par ce trafic indécent un gain considérable. Ce qui étoit autrefois un exercice d'étude pour leur esprit est devenu une marchandise pour leur avarice.

O le noble et rare talent qui travestit le philosophe en marchand de livres ! *Pulchra sane ars quæ de philosopho librarium facit* (1). Détestable industrie, négoce honteux, digne objet du mépris public, excès de cupidité qui met quelquefois la probité aux abois et l'art du connoisseur au-dessous des conditions les plus viles (2)!

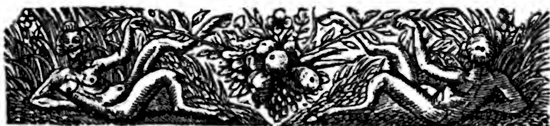
Mais avançons, et préparons de nouvelles couleurs pour peindre les autres caractères de la Bibliomanie.

(1) *Petrarc., de Lib. cop., dialog.* 43.

(2) Sunt qui obtentu librorum avaritiæ inserviunt : pessimi omnium, non librorum vera pretia, sed quasi mercium æstimantes. Pestis mala, quæ divitum studiis obrepsisse videtur, qua ad concupiscentiæ instrumentum ars accessit !

Petrarc., de Lib. cop., dial. 43.





TROISIÈME PARTIE.

Le goût des livres dégénéré en passion est une source intarissable de caprices et de raffinements. Leur quantité multipliée sans mesure ne suffit pas pour remplir les vastes désirs du cœur humain, il faut encore qu'il subtilise sur leur qualité.

Ici, la mode, cette volage et impérieuse maîtresse du monde, exerce comme partout ailleurs un pouvoir absolu : le luxe, la délicatesse affectée, la prodigalité, ont pénétré jusqu'au sanctuaire des Muses ; cette espèce de contagion en a infecté toutes les avenues.

Entrons dans le cabinet d'un de ces Bibliomanes du bel air, et l'on exposera à notre admiration tout ce que la presse a produit de plus rare et de plus exquis : les belles éditions des Aldes, de Plantin, de Vascozan, d'Elzévir, de Vitré, de Mabre-Cramoisy. On y conserve précieusement celles qui datent du XVe siècle, époque du commencement de l'imprimerie (1).

Il est vrai que ces livres respectables par leurs matières, fameux par leur antiquité, estimables surtout par la beauté du papier, par la netteté des caractères, ont un mérite réel, une valeur qui n'est pas absolument arbitraire. Mais un amateur qui raffine, tel que Cicéron nous le dépeint en le nommant *acrem amatorem* (2), sait bien en exagérer le prix par les qualités accidentelles que son goût trop subtil y fait observer.

D'ailleurs, il croit orner sa bibliothèque lorsqu'il y ajoute certains livres méprisables en eux-mêmes, mais qu'il n'a pas hésité à acheter, souvent à des prix excessifs, par la seule raison

(1) En 1440.

(2) *Cicer., ad Attic., lib. 1, epist. 3.*

qu'ils sont uniques ou très-rares. Il est persuadé que l'avantage de posséder un livre de quelque nature qu'il soit, pourvu qu'il ne se trouve nulle autre part, doit être acquis au poids de l'or. Cet exemplaire néanmoins, si vanté, n'est peut-être devenu cher que parce qu'il est le seul qui ait échappé à l'usage déshonorant qu'on a coutume de faire des mauvais ouvrages, ou parce qu'un accident imprévu a fait périr le reste de l'édition.

Quelle erreur de placer si mal son estime et de ne pas faire réflexion que les meilleurs livres sont les plus communs ; que l'intérêt du public, joint à celui des libraires, n'en laisse pas tarir l'espèce ; qu'il est absurde de faire cas de ceux qui ne sont remarquables que parce qu'on en a négligé la réimpression.

Il en est de même de quelques manuscrits que le seul caprice fait conserver. Je sais qu'il y en a de précieux dont plusieurs, uniques dans leur genre, sont gardés avec soin dans nos fameuses bibliothèques, et servent à l'ornement de celles de nos Souverains. Mais combien d'autres que la presse n'a pas daigné tirer de leur obscurité et dont la rareté ne peut être attribuée

qu'au mépris qu'on en a conçu! Tel est, dit M. de Voltaire dans son Temple du Goût,

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.

Les recherches de nos curieux ne se bornent pas là. Ils estiment par préférence les livres de première reliure. Leur admiration fait surtout remarquer ceux où l'on voit plusieurs feuillets encore unis ensemble, et dont la tranche a échappé au fer du relieur. Ce qui est un défaut aux yeux de la saine raison est ici regardé comme un avantage notable. C'est pour un livre un précieux mérite, dont la preuve se conserve scrupuleusement, aux dépens même de l'usage auquel il est destiné; car ce seroit un meurtre, au jugement de ces Bibliomanes délicats, que de couper ces feuillets pour les diviser. J'aimerois autant dire que c'est ôter le prix à un livre que de le mettre en état d'être lu.

Que faudra-t-il penser de ce goût décidé pour les grandes marges, pour les éditions en grand papier? L'avantage de pouvoir relier plusieurs fois les mêmes volumes, et de rendre par ce moyen

leur usage plus durable, avoit fait assigner aux marges une certaine proportion. Bientôt le caprice, fertile en nouveautés, a franchi ces limites, et un motif d'utilité a donné lieu à une invention de fantaisie.

Cependant les gens qui ne cherchent que l'instruction, ou même l'amusement dans la lecture, semblent avoir de bonnes raisons pour préférer les livres où les matières occupent le plus d'espace. Mais on voudroit bien leur persuader qu'ils se trompent, qu'ils ont le goût gothique. L'élégance moderne exige qu'il y ait dans les pages presque plus de vuide que de plein.

On peut en avoir un exemple remarquable dans une édition des Institutes de Justinien, où l'on a donné aux marges la plus grande largeur (1). Voilà, il faut l'avouer, une singulière invention pour vendre très-cher le papier blanc!

De quoi ne s'est-on pas avisé pour faire du nouveau, du merveilleux, et pour exciter la cu-

(1) Institutionum Justiniani libri IV. Lugd. Bat., Gaesbeck, 1678, in-16. Charta maxima.

Tout le monde connoît la traduction françoise de l'Éloge de la folie, imprimée à Paris en 1751 dans le format d'un in-12, sur du papier in-4°.

riosité publique? On a imaginé d'employer à l'impression de quelques livres choisis des caractères si menus que leur aspect offense les yeux, et qu'on ne sauroit les lire longtemps sans risquer de perdre la vue : caractères si délicats qu'ils ne peuvent soutenir l'effort de la presse. Par cette raison, les éditions ont été réduites à un petit nombre d'exemplaires devenus rares et chers (1). Nouvelle occasion de triomphe pour nos Bibliomanes.

Le goût des extrêmes s'est jeté du petit au grand. On imprime en plusieurs tomes in-folio des livres que nous avions vus de tout temps sous la forme d'un seul volume in-12 ou in-24. L'Imitation de Jésus-Christ, imprimée au Louvre en grand format et en gros caractères, est une pure curiosité de cabinet (2). Je ne crois pas que

(1) Phædri Fabulæ, et Pub. Syrii Sententiæ. Parisiis, e Typographia regia, 1729, in-32.

Quint. Horatii Flac. opera. P. e Typ. reg., 1733, in-32.

M. Tul. Ciceronis de Amicitia dialogus. Parisiis, Bauche, 1750, in-32.

M. Tul. Ciceronis Cato major. Parisiis, Barbou, 1758, in-32.

(2) De Imitatione Christi libri IV. Parisiis, e Typographia regia, 1640, in-fol.

personne fasse sa lecture de piété dans un livre si monstrueusement grossi, et qui, pour la commodité des lecteurs, devoit rester dans le rang des petits manuels.

Le recueil des fables de La Fontaine, destiné à être mis entre les mains de la jeunesse, n'avoit d'abord paru qu'en un volume de petit format; mais l'amour de la singularité et de la magnificence en a fait exécuter une nouvelle édition de l'étendue de quatre grands volumes in-folio, où l'art a si curieusement travaillé que l'acquisition en est interdite à beaucoup de gens (1).

Le mérite de cet ouvrage étoit trop connu; cette métamorphose gigantesque n'a rien ajouté à la réputation de l'auteur, ni à l'estime que ses écrits lui ont justement acquise. Cette nouvelle invention sert seulement à faire voir à quel artifice les typographes sont contraints d'avoir recours pour satisfaire le goût capricieux de nos amateurs.

Ces observations ne m'empêchent pas d'applaudir aux talents des artistes qui s'exercent

(1) *Fables choisies, Paris, Saillant,* 1755, *avec des figures sur les desseins d'Oudri, gravées par Cochin.* Chartâ parva, magna et maxima.

avec succès à la décoration des chefs-d'œuvres de la littérature; mais je dis que ce sont là des livres de Princes et de grands Seigneurs. Ce que je déplore est qu'en cette matière comme en toute autre, les moindres particuliers veulent s'égaler aux Souverains. Ils osent affecter surtout cette ridicule ambition dans les choses de goût.

Le luxe des arts se présente tous les jours à eux sous des aspects différents pour attirer leurs regards. La gravure a prêté son secours à l'imprimerie. Ces deux professions réunies ne laissent rien à imaginer pour l'ornement des livres. Elles fournissent sans cesse de nouveaux sujets de tentation à la délicatesse de nos Bibliophiles.

A mesure que les artistes signalent leur génie, les curieux ont pour ce qui sort de leurs mains une avidité toujours nouvelle. On a tellement prodigué et varié les embellissements que les livres sont devenus des recueils d'estampes, des objets plus capables d'amuser les yeux que d'occuper l'esprit. Partout des frontispices allégoriques, des portraits de chaque auteur, des vignettes, des lettres grises, des culs-de-lampe, des

attributs, des cartouches, des bordures symboliques.

L'édition des nouvelles de Bocace qu'on vient de publier tout récemment fait voir jusqu'où peut aller le luxe du burin. On a surtout lieu de s'étonner que l'appareil n'en soit pas réservé pour des objets plus dignes de cette pompeuse décoration (1).

Ajoutons à tous ces raffinements de goût la richesse et l'élégance des reliures. Ici tout respire la parure et la somptuosité. *Ambitiosa ornamenta* (2). On voit briller sur la couverture des livres le poli du marbre, la variété des couleurs du jaspe. Tantôt c'est du veau écaillé, enrichi de fleurons et de filets d'or; tantôt c'est du maroquin rouge ou vert qu'on a pris soin d'orner d'une riche dentelle.

L'or et l'azur sont prodigués partout : on ne les a épargnés ni dans les bords et bordures, ni sur les marbrures des tranches. Des livres ainsi conditionnés brillent aux yeux, flattent le goût,

(1) *Décaméron italien et françois, Londres (Paris)*, 1757, 5 *vol. in-8°, avec des figures par Gravelot, Cochin, Eisen et autres.*

(2) *Horat., de Art. poet.*, v. 447.

font les délices de ceux qui les possèdent. Ce qu'il en coûte pour les couvrir si splendidement excède souvent leur valeur intrinsèque.

S'ils sont précieux en eux-mêmes, est-ce en augmenter l'excellence et l'utilité que de les surcharger de tous ces ornements étrangers ? Serai-je plus instruit des principes de la philosophie et des faits mémorables de l'histoire, plus sensible aux traits impétueux ou insinuants de l'éloquence, plus touché des charmes de la poésie (1), lorsque je les trouverai dans des volumes brillants d'un orgueilleux éclat ?

Sentirai-je mieux le mérite des œuvres de Démosthènes, de Virgile ou de Bossuet, parce qu'elles seront enveloppées d'un extérieur éblouissant ? Non, je préférerai toujours de voir ces illustres auteurs sous une forme plus simple et plus modeste, et, détournant les yeux de ces merveilles de l'art sur lesquelles je n'ose porter la main de peur de les flétrir, je m'attacherai à des livres dont je pourrai jouir, et que j'aurai la li-

(1) Non me margibus poeta pictis,
Aut charta movet elegantiore ;
Non me tegmine splendido libelli.

Langl.

berté de lire à mon aise. Quiconque se propose pour but l'instruction ou même le plaisir ne s'amusera pas puérilement à des livres ornés d'ouvrages de miniature.

Lorsqu'on fait quelques réflexions sur ces objets de curiosité et de complaisance, on seroit tenté de dire que ce sont des bijoux, des chefs-d'œuvres d'élégance, plutôt que des livres, puisqu'on ne les touche qu'avec une sorte de respect, qu'on ne les ouvre que pour les faire admirer, et qu'on les conserve précieusement avec la ferme résolution de ne les jamais lire. Il faudra donc leur chercher un autre nom.

Mais si, sous ce fard, sous cette écorce de parure affectée, ils n'étoient intrinsèquement que médiocres ou frivoles, quelle qualification pourrions-nous leur donner? N'auroit-on pas raison de regretter l'emploi d'une telle magnificence, et de regarder cet abus comme le signe d'une dépravation de sens consommée?

Prétendre cacher les défauts ou la médiocrité de quelques ouvrages en les couvrant ainsi d'une enveloppe imposante, vouloir leur donner du relief par la perfection des éditions et des gravures, c'est travailler vainement. L'illusion cesse

pour peu qu'on les examine, et l'on n'y est pas plus trompé que si l'on voyoit de vils esclaves couronnés de fleurs, ou des courtisanes ridiculement parées des habits ou des diamants destinés à une reine. Convenons que de quelque nature que soient les livres, cette affectation de parure ne changera jamais rien dans leur qualité ni dans le jugement que les vrais connoisseurs portent des uns et des autres.

Que dirons-nous de ces armoires où ils sont tous pompeusement rangés, où l'éclat des dorures et des vernis relève les ornements de sculpture et le mélange exquis des vases, des figures de bronze qui en font le couronnement!

Sénèque ne pouvoit s'empêcher de déclamer contre cette délicatesse outrée des amateurs de livres. Il l'attribuoit bien moins à l'amour de l'étude et à l'estime dû aux bons ouvrages qu'à un goût immodéré pour le luxe et à une vaine affectation. *Non fuit elegantia illud*, dit ce philosophe, *aut cura, sed studiosa luxuria. Immo ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum comparaverant* (1).

(1) *Senec., de Tr. an., cap.* 9.

Gardez-vous de croire que cet étalage de tablettes magnifiquement décorées ait pour principe la considération et le respect dus à la littérature ; que le soin de placer honorablement et de disposer par des ajustements étudiés ce nombre choisi de volumes si richement couverts soit un tribut d'hommages, une espèce de culte rendu à leurs auteurs. Nullement. Ce sont des trophées, des arcs de triomphe que le Bibliomane a consacrés à sa curieuse vanité.

Oh ! que penseroient ces graves écrivains, ces sages des premiers siècles de l'érudition, qui, tout païens qu'ils étoient, ne cessoient d'invectiver contre le luxe et la mollesse ; qui nous prêchent, par leurs exemples comme dans leurs écrits, la sobriété, la tempérance, le mépris des richesses, l'amour de la médiocrité ? Qu'ils seroient surpris, si, témoins de tout ce faste, ils voyoient leurs propres ouvrages revêtus de cette pompe, placés au milieu de cette parure somptueuse si contraire à leurs maximes !

Il me semble d'entendre un ancien dire à son livre :

Parve, nec invideo, sine me liber ibis in urbem.
Vade, sed incultus. . .

Nec te purpureo velent vaccinia fuco.
. . . .
Nec titulus minio, nec cedro charta notetur.
. . . .
Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes.

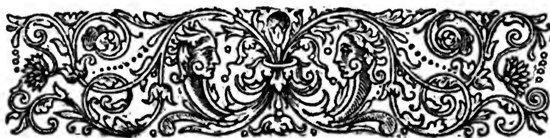
Ovid., Trist., lib. I, v. 1 et seq.

Rien n'est plus digne, en effet, du dédain stoïque d'un philosophe que cet art de décorer l'extérieur des livres par des embellissements affectés. Décoration chimérique, bagatelles ambitieuses, vaines productions de l'imagination et de la fantaisie, qui ne cessent de paroître sous mille formes, et qui ne sont, à dire vrai, que des mignardises et des puérilités (1).

Je craindrois de devenir moi-même minutieux, si je voulois tracer ici le détail de tous les accès, de toutes les marottes, ou pour mieux dire de toutes les petitesses de la Bibliomanie. Mais il me faut des crayons plus forts, des traits plus vifs pour exprimer les dangers et les écueils de cette passion.

(1) Fascinatio nugacitatis.

Sap., cap. 4.



QUATRIÈME PARTIE.

Plus nous avançons, plus la matière devient sérieuse. Ce n'est pas seulement un ridicule qu'il faut attaquer, c'est un excès ruineux dont il seroit important d'arrêter les progrès. On a dit, il y a longtemps, qu'un gros livre est un grand mal : *Magnus liber, magnum malum* (1). Ne peut-on pas le dire, à plus forte raison, d'un grand amas de livres? Combien cette maladie n'a-t-elle pas dévoré de riches patrimoines et d'amples successions? Combien

(1) Μέγα βίβλιον μέγα κακὸν.

Callimach. apud Athen., lib. 3, cap. 1.

n'a-t-on pas vu de gens qui, après avoir mis le désordre dans leurs affaires pour contenter un goût illimité, se sont impitoyablement refusé les dépenses les plus indispensables de leur état, le nécessaire même de la vie, pour fournir aux frais et à l'entretien d'une copieuse collection de livres?

Le nombre est assez grand de ces martyrs de la Bibliomanie. Follement passionnés pour tout ce qui est beau et curieux, ils franchissent les bornes de leur fortune; ils font ensuite des retranchements sur leurs plus pressants besoins; ils éprouvent enfin la plus honteuse déroute.

Paris, cette ville immense, théâtre fameux de tant de spectacles divers, expose quelquefois au concours public la vente de ces bibliothèques dont l'acquisition a ruiné leurs maîtres. Ces Bibliomanes, aussi insatiables qu'imprudents, se trouvent enfin réduits à livrer aux mains de leurs créanciers ce qui leur a tant coûté à recueillir, et dont la jouissance a été si courte!

Voilà où conduisent les goûts dont on ne sait pas se rendre maître pour les resserrer dans les termes de la nécessité. Ce ne sont pas là cependant les plus grands dangers de la Bibliomanie. Ceux qui en sont possédés ont encore d'autres

écueils à redouter, où la raison et la religion ne font que trop souvent de funestes naufrages.

Je dis, en premier lieu, la raison : car, qu'y a-t-il de plus honteux pour l'homme raisonnable que le soin capricieux de recueillir par préférence des livres d'un genre bizarre et singulier, où il n'y a rien à gagner pour l'instruction, rien à espérer pour la culture de l'esprit, rien même pour l'amusement des lecteurs polis et délicats ?

Ce n'est nullement une supposition que cet attrait dépravé auquel s'abandonnent certains Bibliomanes, chez qui l'on voit des suites complètes de tout ce que la presse a produit de plus grotesque, de plus frivole et de plus satyrique.

Rien ne manque dans ces collections : fables, contes, romans, histoires de chevalerie, aventures galantes, poésies burlesques, facéties, bons mots, œuvres macaroniques, traités de magie, de sorcellerie, art divinatoire, mémoires de procédures scandaleuses, chroniques médisantes, libelles diffamatoires, et tant d'autres écrits dictés par une imagination déréglée et par la liberté cynique.

Voilà les recueils merveilleux qu'un certain

travers d'esprit fait rassembler. La vaine gloire de tout avoir, dans le genre même le plus méprisable, engage à tout recevoir, à tout adopter dans des productions dont la frivolité est le caractère le moins défectueux.

A force de se rendre facile sur le choix des livres, en faveur de la beauté singulière des éditions, de l'élégance des reliures, des charmes du style, des agréments répandus dans les ouvrages et de la réputation imposante de leurs auteurs, on vient au point de tout se permettre; on ne trouve plus rien de dangereux, rien de répréhensible.

Un écrit s'introduit dans le public sous les auspices de la nouveauté. Après avoir d'abord révolté la délicatesse du lecteur par des propositions hardies, il commence peu à peu à lui devenir tolérable et indifférent. Une seconde lecture applanit toutes les difficultés. On se reproche presque d'avoir été trop susceptible et trop pointilleux. C'est là, dit-on, l'ouvrage d'un homme qui *pense;* tout y est frappé au coin du *génie;* certainement l'auteur est *philosophe.* Enfin, cet écrit devenu suspect au premier coup d'œil, et qui mérite très-sûrement de l'être au juge-



ment intègre d'un esprit sain, parvient par degrés, avec le secours de l'habitude et l'autorité des préjugés, jusqu'à obtenir l'estime et l'approbation.

Insensiblement un abyme en attire un autre. L'homme qui n'a pas soin de respecter sa raison, ni le courage de s'interdire ce qu'elle condamne, n'a bientôt de ménagement ni pour la décence des mœurs ni pour la religion. C'est ainsi que la folle passion des livres entraîne souvent au libertinage et à l'incrédulité.

Il y en a si peu, dans le nombre même de ceux qui ne sont pas prohibés, que tout le monde puisse lire sans danger! Il y en a tant dont la lecture alarme la charité ou la pudeur, et compromet presque toujours l'innocence ou la foi! On a beau avertir ces lecteurs, curieux de tout, qu'en tel endroit est caché sous des fleurs artistement assorties le venin le plus subtil et le plus mortel : ces avertissements ne sont que des aiguillons pour la curiosité, qu'un nouveau motif de lui tout accorder, qu'une raison de plus pour tout acheter sans examen, pour tout lire sans précaution.

Ne suffit-il pas ordinairement que le débit

d'un livre soit défendu pour qu'il devienne plus universellement répandu dans le public et plus lucratif pour l'éditeur? Veut-on faire monter le prix de ce livre, le vrai moyen est d'essayer d'en arrêter le cours. Mais il n'est pas digne, dira quelqu'un, de l'attention des gens de goût, encore moins de l'estime des hommes de bien. N'importe, la vente s'en fait furtivement : c'est assez pour que tout le monde s'y jette.

Après qu'on a dévoré avidement ces tas de brochures, ces productions licencieuses qui nous inondent, dont la vigilance des magistrats ne peut empêcher la publicité, qu'en résulte-t-il, sinon un vuide honteux pour l'esprit ou de funestes impressions pour le cœur? Suite ordinaire d'une lecture pour laquelle le mauvais emploi du temps est le moindre reproche qu'on ait à se faire.

Mais un abus si condamnable doit être plutôt l'objet du zèle des prédicateurs que de la critique d'un académicien. Je cède donc aux maîtres de la chaire le soin de déclamer à haute voix contre un pareil désordre; et pour ne pas sortir du district académique, après avoir exposé les différents excès qui caractérisent la Bibliomanie,

je vais tâcher, en finissant, d'indiquer par quelques courtes réflexions les préservatifs qu'on peut employer pour s'en garantir, et les moyens de contenir l'amour des livres dans les bornes de l'utilité et même de l'honnête abondance.

On m'objectera sans doute que ma censure est trop sévère, que mes portraits sont outrés et les exemples que je cite trop rares ou trop peu connus. On trouvera peut-être dans mes réflexions une espèce d'austérité, un air de rusticité et de barbarie, qui tendroit à offenser les talents, à dépriser les sciences et les arts, à décourager l'émulation, à favoriser l'ignorance et l'oisiveté.

Je dois me justifier sur tous ces reproches, et je dis d'abord que ma critique n'a rien d'excessif. J'en appelle aux Gens de Lettres, surtout à ceux qui vivent dans le monde et qui habitent les plus grandes villes. Ils avoueront que mes tableaux sont conformes à la nature ; ils diront qu'ils ont souvent rencontré dans le commerce de la société les modèles dont j'ai fait les copies, et que leur nombre augmente chaque jour.

J'ai puisé la plus grande partie de ces caractères dans les déclamations que faisoient sur ce

sujet les anciens Philosophes. On peut voir par mes citations marginales que, si quelquefois je n'ai pas traduit littéralement leurs expressions, je ne m'en suis écarté que dans la vue de les adoucir ou de les ajuster à nos mœurs. Mais j'ai cru devoir m'appuyer sur leur autorité, afin d'élever une voix plus libre dans le sanctuaire des Muses contre un abus qui les déshonore.

D'ailleurs, je ne crois pas avoir franchi les limites d'une censure modérée. La prudence, la modestie, la sobriété que je demande dans l'usage des choses de la plus grande utilité, sont fondées sur les premiers principes de la raison, sur les lois de la philosophie, sur l'observation nécessaire du bon ordre, sur les règles de la bienséance et de l'honnêteté publique (1).

Au reste, je connois tout le prix de la littérature. Bien loin de vouloir la décréditer, j'honore sincèrement ceux qui la cultivent; j'applaudis à tout ce qui contribue aux progrès de l'étude, à la perfection des talents; je n'ignore pas que les livres leur fournissent les plus grands secours, que l'imprimerie est le moyen le plus

(1) Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum. *Horat., lib.* 1, *epist.* 1, v. 11.

propre à rendre ces secours prompts, faciles, universels.

Je sais le cas qu'on doit faire de ces chefs-d'œuvre de la presse dont la délicatesse séduit les yeux, et dont la correction satisfait l'esprit. J'ai toujours aimé les livres et ceux qui les aiment, mais j'aime encore plus la vérité : *Amicus Plato, magis amica veritas.* Plus j'estime une chose utile, plus j'en déplore les abus.

S'il est vrai, comme personne n'en doute, que l'étude épure l'âme, qu'elle rectifie le jugement, qu'elle est l'école de la vertu, est-il supportable que des livres qui sont les instruments de l'étude, les organes de la vérité et de la science, deviennent, par un goût abusif, les vains meubles dont on orne un appartement ou les signes équivoques du travail et du savoir, ou même les armes offensives dont on se sert pour intimider la raison, et avec lesquelles on ose combattre ce que les lois divines et humaines ont de plus respectable ?

Quelle utilité pourroit-il y avoir à paroître curieux de livres pour se borner à n'en rien faire et à ne rien savoir ? A quoi serviroit-il de devenir savant, si ce n'est pour devenir meilleur ?

A quoi bon se nourrir des maximes des philosophes et considérer d'un œil d'admiration les belles actions des grands hommes, si l'on néglige de pratiquer les unes et d'imiter les autres ? N'est-ce pas aux Gens de Lettres, plus exercés à méditer, à réfléchir, qu'il convient de donner des exemples de modération dans les goûts et de décence dans les usages ?

Quand même la vanité, le luxe, envahiroient toutes les professions, infecteroient tous les états, le leur devroit être exempt de cette contagion. Ils connoissent si bien la véritable institution des livres, qu'ils ont lieu de craindre d'en porter l'estime jusqu'aux moindres entêtements de la passion.

J'en ai reconnu et éprouvé moi-même le péril. Cet aveu semble me donner le droit d'en manifester les écueils. Un Navigateur échappé du naufrage se plaît à raconter les risques d'une mer orageuse. Un Voyageur curieux, mais quelquefois imprudent, après avoir couru mille hasards sur sa route, avertit ceux qu'il rencontre des embûches ou des précipices qu'ils doivent éviter. Ce seroit une injustice de vouloir interdire à un Joueur la faculté de déclamer contre

le jeu lorsqu'il a quelque sujet de s'en plaindre.

Le penchant que je me suis toujours senti pour la Bibliomanie m'a laissé néanmoins la liberté d'en examiner les dangers. Instruit par ma propre expérience, j'ai appelé la raison à mon secours pour me prémunir contre cette séduction, et les réflexions que ce sujet m'a inspirées sont bien moins des leçons pour les autres qu'un avertissement que je prends pour moi.

Concluons de tout ce que j'ai dit, que la Bibliomanie est le comble du ridicule pour ceux qui n'ont ni les dispositions ni la volonté de faire un usage sérieux des livres; que pour les gens d'étude et les connoisseurs, c'est une superfluité déraisonnable que de rassembler toutes les facultés, toutes les matières qu'un seul homme ne sauroit cultiver; que ces collections, portées jusques au luxe et à la magnificence, sont l'effet d'un amour excessif du merveilleux et l'objet d'une prodigalité condamnable et ruineuse; que ce goût bizarre et libertin, qui fait donner la préférence à certains ouvrages où tout respire la frivolité et la licence, est un travers d'esprit odieux et méprisable, un dérè-

glement de cœur consommé, digne de la rigueur des lois et des anathèmes.

Quiconque sera une fois bien convaincu de toutes ces vérités avouera que la destination primitive des livres est diamétralement opposée à tous ces excès; qu'ils sont faits pour éclairer notre âme, pour corriger nos mœurs, et non pour les séduire et les pervertir; que leur véritable valeur ne dépend ni de leur grand nombre, ni des ornements qui les parent, mais seulement des choses utiles ou agréables qu'ils renferment.

Contentons-nous donc de recueillir ceux que la brièveté de la vie et la portée de nos talents nous permettent de lire. Joignons-y encore ceux que les diverses fonctions de notre état nous obligent de consulter. Préférons la qualité bien choisie à la quantité superflue. Les plus précieux en apparence, et les plus richement ornés, sont souvent les moins instructifs. Des éditions correctes, des reliures durables, doivent borner notre ambition.

Mais des objets encore plus dignes d'elle nous sont offerts dans ces livres, c'est-à-dire les moyens de nous instruire, je ne crains pas d'ajouter, et de nous amuser. Il faut à l'homme

des occupations sérieuses; s'y appliquer, c'est son devoir. Il lui faut aussi de légitimes récréations; se les procurer, c'est son besoin.

Néanmoins, soit qu'il étudie, soit qu'il prenne quelques délassements par la lecture, ces diverses actions doivent toujours être dirigées par la raison et par la tempérance. Les livres simplement agréables contiennent, ainsi que les plus sérieux, des leçons utiles pour les cœurs droits et pour les bons esprits.

Apprenons des maîtres de la morale qui nous enseignent tous les jours la vérité par la lecture, tantôt avec l'autorité des préceptes et des exemples, tantôt avec la double persuasion des conseils, quelquefois avec les agréments d'un amusement ingénieux; apprenons, dis-je, que notre vrai bonheur consiste à mépriser généreusement les tentations de la vaine gloire et les recherches de la superfluité; apprenons que le sage n'ambitionne point ce qui abonde et ce qui brille, mais qu'il se contente simplement de ce qui est bon et de ce qui suffit (1).

(1) Sapiens non copiam, sed sufficientiam rerum vult.

Petrarc., de Lib. cop., dial. 43.

En effet, avoir ce qu'il faut, c'est une véritable richesse, et c'est une indigence réelle que d'accumuler toujours sans cesser jamais de désirer. Le nécessaire et l'utile une fois acquis, tout le reste n'est bon qu'à engendrer des soins, des dégoûts et quelquefois des repentirs.

Tandis que l'homme s'épuise en projets, et qu'il cherche à satisfaire de plus en plus la soif d'acquérir, la vie s'écoule, le temps de jouir se passe, et bientôt l'avantage de posséder s'évanouit avec la jouissance (1). Soyons donc persuadés qu'en tout, le trop est toujours vicieux, incommode même, et souvent pernicieux (2); que le brillant et le merveilleux sont rarement utiles. Accoutumons-nous à mesurer nos désirs et nos acquisitions sur nos vrais besoins, et à écarter de nous tout ce qui ressent le luxe et la parade : *assuescamus a nobis removere pompam, et usu rerum ornamenta metiri* (3).

(1) Quid miraris? Quid stupes? Pompa est. Ostenduntur istæ res, non possidentur; et dum placent transeunt. Ad veras potius te converte divitias : disce parvo esse contentus.

Senec., epist. 110.

(2) Vitiosum ubique quod nimium est.

Id., de Tranq. an., cap. 9.

(3) *Idem Seneca, ibidem.*

Suivant ces principes si vrais, si solides, usons des livres avec discrétion si nous voulons en jouir avec fruit. Que leur usage ne soit pas pour nous un motif de vanité, mais un moyen d'instruction. Ils ne furent jamais destinés à faire briller notre goût pour l'appareil et le faste, mais à nous rendre plus doctes et plus sages (1). Ce sont des remèdes contre le vice et l'ignorance qu'un funeste abus peut trop facilement convertir en poison.

Heureux qui sait se fixer à un bon choix, et en faire un emploi salutaire ! Heureux qui, dans ce genre comme dans toutes les choses de la vie, ne rougit point de la médiocrité et ne connoît rien de tout ce qui va au delà du nécessaire ! Heureux encore celui qui a le talent de jouir et de se procurer une espèce d'abondance dans les bornes mêmes de la retenue, qui ne s'accorde la jouissance que de ce que lui permettent la raison et la vertu !

Muni de ces précautions, quiconque aime l'étude trouve dans l'élite de quelques bons livres une noble occupation et des satisfactions

(1) Paretur itaque librorum quantum satis est, nihil in apparatum. *Senec.*, *ibid.*

inexprimables. Dès qu'il jouit d'un bien si délectable et si pur, à quel autre plaisir seroit-il sensible? Quel état pourroit être plus désirable que celui où l'on est délivré des langueurs de l'ennui et des dangers de l'oisiveté?

Oui, certainement, la véritable félicité de l'homme de lettres est d'éprouver l'accomplissement du vœu que fait Horace, lorsqu'il dit :

Quid credis, amice, precari?
Sit mihi quod nunc est, etiam minus, ut mi i vivam.
Quod super est ævi, si quid super esse volunt Di,
Sit bona librorum copia. . . . . (1)

Avec de telles dispositions, l'homme studieux aime véritablement les livres, en connoît tout le prix, et en retire la plus grande utilité.

Il est seul capable de leur rendre cet honorable témoignage, et de dire, avec Cicéron, qu'ils fournissent à l'esprit dans la jeunesse la plus exquise nourriture : *adolescentiam alunt;* qu'ils sont les plus solides plaisirs de la vieillesse : *senectutem oblectant;* que leur usage bien ménagé ajoute un nouveau lustre à la prospé-

(1) *Horat., lib.* 1, *epist.* 18, *v.* 106. *Observez qu'Horace dit :* Bona librorum copia, *et non pas* magna *ni* splendida. *On doit entendre ici par le mot* copia *l'honnête abondance, mais nullement la magnificence ni la superfluité.*

rité : *secundas res ornant;* qu'ils procurent des ressources et des consolations dans l'adversité : *adversis perfugium ac solatium præbent;* qu'ils sont les délices de la vie privée, et non un obstacle aux fonctions publiques : *delectant domi, non impediunt foris;* qu'ils veillent avec nous, qu'ils nous servent de compagnie dans les voyages et à la campagne : *pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur* (1).

C'est surtout dans les lieux champêtres et dans la solitude que leur jouissance est plus délicieuse. C'est là que, dans le silence majestueux de la nature, et à l'aide d'une lecture choisie, il s'élève au dedans de nous une voix secrète qui nous rappelle à nous-mêmes, qui nous fait sentir nos erreurs, qui nous enseigne nos devoirs. C'est dans ces retraites chéries des Muses qu'il est doux de e livrer à leurs inspirations; qu'il est plus libre de méditer sur les merveilles de l'Univers, sur les mystères de la Morale et de la Physique, avec le secours des livres qui en sont les dépositaires et les interprètes.

Quel charme ne goûte-t-on pas à se retirer

(1) *Cicer., pro Arch. poet., num.* 7.

quelquefois du tumulte des villes, de l'embarras des affaires, de la conversation des vivants, souvent frivole ou incommode, pour s'entretenir avec d'illustres morts, pour apprendre d'eux à penser, à réfléchir; pour recueillir leurs maximes et profiter de leurs conseils! Rien ne manque à qui sait faire cas de ces précieux avantages. *Si hortum cum bibliotheca habes, nihil deerit* (1).

Épurons donc ce goût des livres, qui ne peut être ni utile ni agréable qu'autant qu'il est légitime et modéré. Tâchons d'en augmenter les douceurs et les fruits par l'assainissement d'une judicieuse sobriété. Apprenons à le mettre sagement à profit, et, pour n'en perdre jamais l'utilité, évitons d'en faire l'objet d'une ostentation ridicule ou d'une passion aveugle et dangereuse.

(1) *Cicer., ad Famil., lib.* 9, *epist.* 4.



ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES.

SOCIÉTÉ LIBRE

pour la publication à petit nombre de livres rares ou curieux.

MEMBRES FONDATEURS

MM. Paul CHÉRON, de la Bibliothèque impériale;
Jules COUSIN, de la Bibliothèque de l'Arsenal;
Louis LACOUR, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève;
Lorédan LARCHEY, de la Bibliothèque Mazarine;
Anatole de MONTAIGLON, secrétaire de l'École des Chartes, ancien bibliothécaire à l'Arsenal.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE.

1. DE LA BIBLIOMANIE, par Bollioud-Mermet, de l'Académie de Lyon. In-16, pot double. . . . . 5 »
2. LETTRES A CÉSAR, par Salluste, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32. . . . . 2 »
3. LA SEIZIESME JOYE DE MARIAGE, publiée pour la première fois. In-16, pot double. . . . . 2 »
4. LE TESTAMENT POLITIQUE DU DUC CHARLES DE LORRAINE, publié avec une étude bibliographique par M. Anatole de Montaiglon. In-18 jésus. 3 50
5. LES BAISERS DE JEAN SECOND, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 . . . . 2 »
6. LA SEMONCE DES COQUUS DE PARIS EN MAY 1535, publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Soissons. In-18 jésus. . . . . 2 »
7. LE VÉRITABLE TEXTE DES DEUX TESTAMENTS DE VILLON, publié par M. Paul Lacroix. In-8 tellière (*sous presse*). 6 »
8. LES NOMS DES CURIEUX DE PARIS, avec leur adresse et la qualité de leur curiosité. 1673. Publication de Louis Lacour. In-18 raisin (*sous presse*) 1 50

9. Le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses, par par M. Jules Cousin. In-18 jésus. Deux volumes (*sous presse*) . . . . 10 »

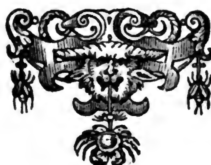
10. Œuvres de Regnier, reproduction textuelle des premières éditions. Préface et notes par Louis Lacour. In-8 carré (*sous presse, pour paraître en janvier* 1867). . . . . . . 20 »

11. Les Precievses Ridicvles, comédie de I. B. P. Moliere. Reproduction textuelle de la première édition. Notes par Louis Lacour. In-18 raisin (*sous presse*) . . . . . 4 »

12. Essais de bibliographie contemporaine : I. Charles Baudelaire, par A. de la Fizelière et G. Decaux. 1 vol. in-18 (*sous presse*). . . . . 3 »



On peut se procurer gratuitement les Statuts, à la librairie, 10, rue de la Bourse, à Paris.



Imprimé nouvellement

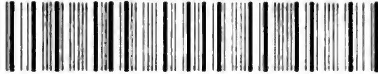
A PARIS, PAR D. JOUAUST

pour l'Académie des Bibliophiles

et achevé en M DCCC LXVI

le quinzième jour

de novembre


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02191 3192

Bollioud-Mermet
De la bibliomanie



